

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (Suite) :  
partie XX. La Rhétorique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 204-208

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Mes souvenirs de Collège

## XX. La Rhétorique.

(Suite.)

Très belle année de collège, sous tous les rapports, bien que le professeur reste le même et que le milieu ne change guère. Mais j'entre dans ma dix-septième année, je deviens peu à peu un homme, sans pourtant céder à la passion que la transformation fait surgir en moi, mais je lutte, fréquentant de plus en plus les sacrements et redoublant de ferveur religieuse. Je dois désormais éviter le désœuvrement, mais en cela mon tempérament me rend d'excellents services. L'isolement me serait peut-être également funeste, mais le collège va m'en préserver. Président de l'*Agaunia* et ayant à tenir mon rang en classe, je serai occupé plus que jamais, et mes relations se multiplieront.

En Rhétorique deux nouveaux Fribourgeois viennent nous rejoindre, MM. Dumaz et Crausaz, de l'école secondaire de Romont, bons pour l'ensemble et plus qu'au courant pour les mathématiques. Crausaz ne resta pas jusqu'à la fin de l'année ; il échangea le collège contre l'école normale et se fit instituteur. Mais Dumas persévéra ; bien doué et studieux, il devait entrer au Séminaire et mourir Curé-Doyen d'Albeuve. Avec Porchel et Carrard, nous fûmes un moment cinq Fribourgeois, dans la même classe. Il est vrai que j'étais devenu un peu Valaisan. Dumas nous parlait beaucoup de l'école secondaire de Romont, de M. le Chanoine Nicolet, qui avait des connaissances variées, et de M. Genilloud, qui enseignait supérieurement les mathématiques. Quant aux jeux de mots et aux traits d'esprit des Romontois, Adolphe Badoud nous y avait déjà amplement initiés. De Romont, d'ailleurs, nous venait l'*Ami du Peuple*, qui commençait à jouer son rôle. Il y avait visiblement une différence de caractère entre les Fribourgeois un peu mous et se ressemblant beaucoup entre eux, et les Valaisans, plus rudes et plus décidés, mais présentant tous les contrastes, les uns étant très intelligents et très vifs, les autres lents et presque stupides. Chez les Fribourgeois, on rencontrait

plus d'usages et d'expressions allemands que chez les Valaisans, qui se ressentaient encore de l'occupation française. Mais c'est surtout après être rentré définitivement dans mon canton, que ces différences m'apparurent dans toute leur force.

M. Burnier était qualifié pour enseigner la rhétorique, parce qu'il parlait lui-même avec beaucoup de facilité et d'assurance, et parfois très bien. Qu'il exposât la théorie et les règles, qu'il énumérât les divers genres et les étudiât à part, il nous paraissait également plein de son sujet. D'ailleurs, il ne s'en tenait pas à Démosthènes et à Cicéron, les deux grands maîtres, mais il utilisait volontiers, pour ne pas dire de préférence, la longue liste des orateurs modernes et contemporains, la plupart français. A Paris, l'opposition était rentrée au corps législatif, et l'*Univers*, qu'on nous apportait en classe, reproduisait régulièrement les discours des députés célèbres : Berryer, Thiers, Rouher, Jules Favre, etc. Exclu de la députation, Montalembert avait la ressource des grandes assemblées publiques et des congrès. L'éloquence de la chaire, nous offrait le Père Félix après les Lacordaire et les Ravignan. Hors de France, la parole d'un O'Connell et d'un Donoso Cortès résonnait encore. C'était, certes, en ce qui touche à l'art de la parole, une grande et belle époque. Aussi compositions-nous force discours, où nous nous hissons le plus possible pour parler de haut et faire retentir notre voix. Si cela sonnait creux, notre auditoire, formé exclusivement de nos condisciples, ne s'en apercevait guère. De Torrenté excellait quand il voulait, quand il s'était bien préparé. Ecœur mettait trop de lyrisme et pas assez de mesure dans son éloquence ; il prenait la parole à toute occasion. Moi-même, je raisonnais assez bien et ne tournais pas mal ma phrase ; mais, comme je l'ai dit, je manquais d'assurance et de puissance dans le débit et il eût mieux valu faire prononcer mes discours par d'autres. Aux examens publics, comme M. Burnier avait déposé sur la table nos meilleurs discours français, M. de Riedmatten, membre de la Commission des études, emporta un des miens, qui lui avait plu, ce qui me flatta. Je me laissais aussi très volontiers prendre mes dessins, que d'ailleurs, vu ma facilité, j'avais vite refaits pour moi. Le latin n'était sans doute pas aussi soigné que le français, mais il ne s'ensuit pas qu'on le négligeât, ce qui était

le cas de plusieurs branches accessoires. Je commençais à moins apprécier les mathématiques, sans précisément les négliger. Mais je dois reconnaître que l'allemand, ne m'allait pas ; il répugnait à ma manière de penser et de m'exprimer.

Vers la fin de l'hiver, j'eus à m'occuper de mon cousin Suard. Quoique mon aîné de deux ans, il n'était encore qu'en Grammaire, mais il persévérait pour devenir notaire, ce qui était son but. Sa santé souffrit peut-être de la contrainte où les études le mettaient ; car il n'avait de goût ni pour les livres ni pour les choses de l'esprit ; sa pensée le reportait toujours au milieu des chevaux et dans les affaires. On ne l'avait jamais vu bien portant et joufflu comme moi, mais il avait toujours été plutôt maigre et pâle, ce qui, avec de jolis cheveux blonds, en faisait un garçon intéressant, peut-être trop choyé et caressé. Dès qu'il eut dépassé dix-huit ans, il commença à faiblir, ne supportant pas comme moi la transformation. Le médecin, qu'il fallut consulter, diagnostiqua une phtisie déjà avancée. Il ne restait plus qu'à le renvoyer à la maison ; même on jugea prudent de ne pas le laisser aller seul, et je fus chargé de l'accompagner. Le chemin de fer nous ayant déposés à Oron, nous fîmes à pied, mais en allant très lentement, le trajet de là à Progens par St-Martin et le bas du Jordil. Les parents ne voulurent pas croire à la gravité de son état, et lui-même se faisait aussi illusion, parce qu'il ne souffrait guère. S'affaiblissant de plus en plus, sans que l'air natal et les soins les plus affectueux y fissent rien, il s'éteignit tout à coup au bout de deux ans. Naturellement j'avais oublié l'attitude peu bienveillante que lui avait fait prendre à mon égard, dans deux ou trois circonstances, une jalousie bien compréhensible. Ailleurs aussi on m'en avait voulu de réussir tout en jouissant d'une parfaite santé.

J'étais devenu président de l'*Agaunia*, où l'on ne travaillait pas mal, mais-tout à fait à part et d'ailleurs à peu près comme en classe, aucun d'entre nous n'étant bien initié à l'esprit et aux affaires de la Société, et n'entretenant des rapports suivis avec les autres Sections. Cette présidence eut pour effet de m'obliger à une plus grande réserve vis à vis des autres membres de la Section. Moi, dont on s'était d'abord moqué dans les basses classes, il m'arrivait de me moquer à mon tour des autres, de les

tourner en ridicule, peu charitablement ; parfois même on me soupçonnait de le faire, bien que ce ne fût pas le cas. Jules Tavernier me retenait fort à propos, avec le tact des âmes sensibles et fort de l'ascendant que notre amitié lui donnait sur moi. Il fut une circonstance où je dus m'appliquer de propos délibéré à détruire le mauvais effet du procédé ; les difficultés que je rencontrai pour tout faire oublier me servirent de leçon. Il est vrai que volontiers et d'instinct je prenais la défense des nouveaux venus qu'on taquinait et qu'on tournait en ridicule. J'étais plutôt porté à m'attaquer aux anciens, à ceux qui étaient bien cotés, qu'ils fussent ou ne fussent pas mes rivaux. Ayant été victime de la jalousie en plus d'une circonstance, je devais me mettre en garde contre cette vilaine passion ; au fond, je commençais à le comprendre, mais sans toujours parvenir à me maîtriser pleinement. J'avais toujours été, et dès l'enfance, réfléchi et avisé ; il s'agissait de le rester et de l'être même davantage, à l'âge où les passions, dans leur développement, devançant la raison. Je commençais, on le voit, à devenir un homme, tout en ignorant encore bien des choses et bien des côtés de la vie. Ainsi donc, quelques insignifiantes qu'elles fussent, mes fonctions de président de section réagissaient sur mon caractère, me rendaient prévoyant et m'habituait à garder l'équilibre.

Pendant les vacances de 1865 eut lieu l'assemblée générale des Etudiants Suisses, à Schwytz, où l'on discuta surtout la question de l'admission des protestants dans la société. J'assistai à cette réunion comme délégué de la section de St-Maurice, sans que, du moins à mon souvenir, il s'y trouvât d'autre Valaisan. Je me joignis tout naturellement à la très nombreuse délégation de Fribourg où il y avait, avec des collégiens, plusieurs séminaristes et quelques étudiants en droit. Bien qu'on m'eût fait un très bon accueil, je n'en restais pas moins un peu dépaysé, ne connaissant que peu de visages et n'étant pas initié aux usages des étudiants proprement dits. Ce fut M. Eugène Torche, encore collégien, mais portant déjà la barbe, qui, dès le premier moment, s'occupa de moi et voyant mon inexpérience, me servit de mentor. Mais plusieurs choses me frappèrent chez mes compatriotes. Ils parlaient avec un certain sans-gêne et pas mal de prétention, faisant volontiers de l'esprit, et un peu trop, sans même en avoir le

plus souvent, chaussant parfois les cothurnes du parlementarisme et singeant les partis de France. Tout en plaisantant beaucoup et en affectant le sans-gêne, ils se prenaient facilement au sérieux. Mais ils savaient ce qu'ils voulaient et arrivaient assez bien préparés. Aussi la section principale de Fribourg, la Nuithonia, devait-elle jouer un certain rôle, et presque le rôle décisif.

Lors de la discussion, les discours furent ce qu'on pouvait attendre de jeunes gens : déclamatoires, emphatiques, généralement longs, mal adaptés à l'état de la discussion parce que préparés d'avance. Les universitaires avaient amené avec eux quelques protestants conservateurs qui produisirent un bon effet. Mais, à la votation, les Sections de collèges l'emportèrent : la société restait exclusivement catholique.

Je profitai de cette réunion pour faire une pointe jusqu'à Einsiedeln, en compagnie de mon condisciple de Saint-Maurice, Echemer, de Bennau, qui était venu me prendre à Schwyz, un peu avant la fin de la fête ; nous allâmes même jusqu'à Wollerau, où un autre condisciple, Bacharona, nous attendait. Tous nos petits voyages se firent à pied, et quand le lendemain, je revins seul prendre le bateau à Brunnen, j'y retrouvai quelques étudiants suisses de Fribourg qui étaient également en retard. Les sites de la Suisse primitive m'intéressèrent, mais je n'oserais dire que j'en avais compris le caractère grandiose. En tout cas, mon horizon s'élargissait ; je redevenais Fribourgeois et je me sentais désormais aussi un peu Suisse.

Pendant le reste des vacances, je repris mes lectures et mes promenades solitaires. La nature qui m'intéressait, c'était bien celle à laquelle je m'étais initié pendant mon enfance : nos belles collines, dominées par d'immenses horizons ; la verdure des prés, des bosquets et des forêts ; nos ravins pittoresques et les sinuosités de la Mionnaz sous la ramure des aulnes, des hêtres, et des grands sapins. Mon père, étant allé à Romont un jour de foire, en revint le soir avec un bras en écharpe ; il avait été renversé au milieu de la route par le timon d'un char, et on l'avait d'abord cru mort. Il se remit de la commotion ; mais sa santé en resta ébranlée, bien que la maladie de cœur qui devait l'emporter ne dut se déclarer qu'une année plus tard.

(A suivre)

Mgr JACCOUD  
ancien recteur de St-Michel.